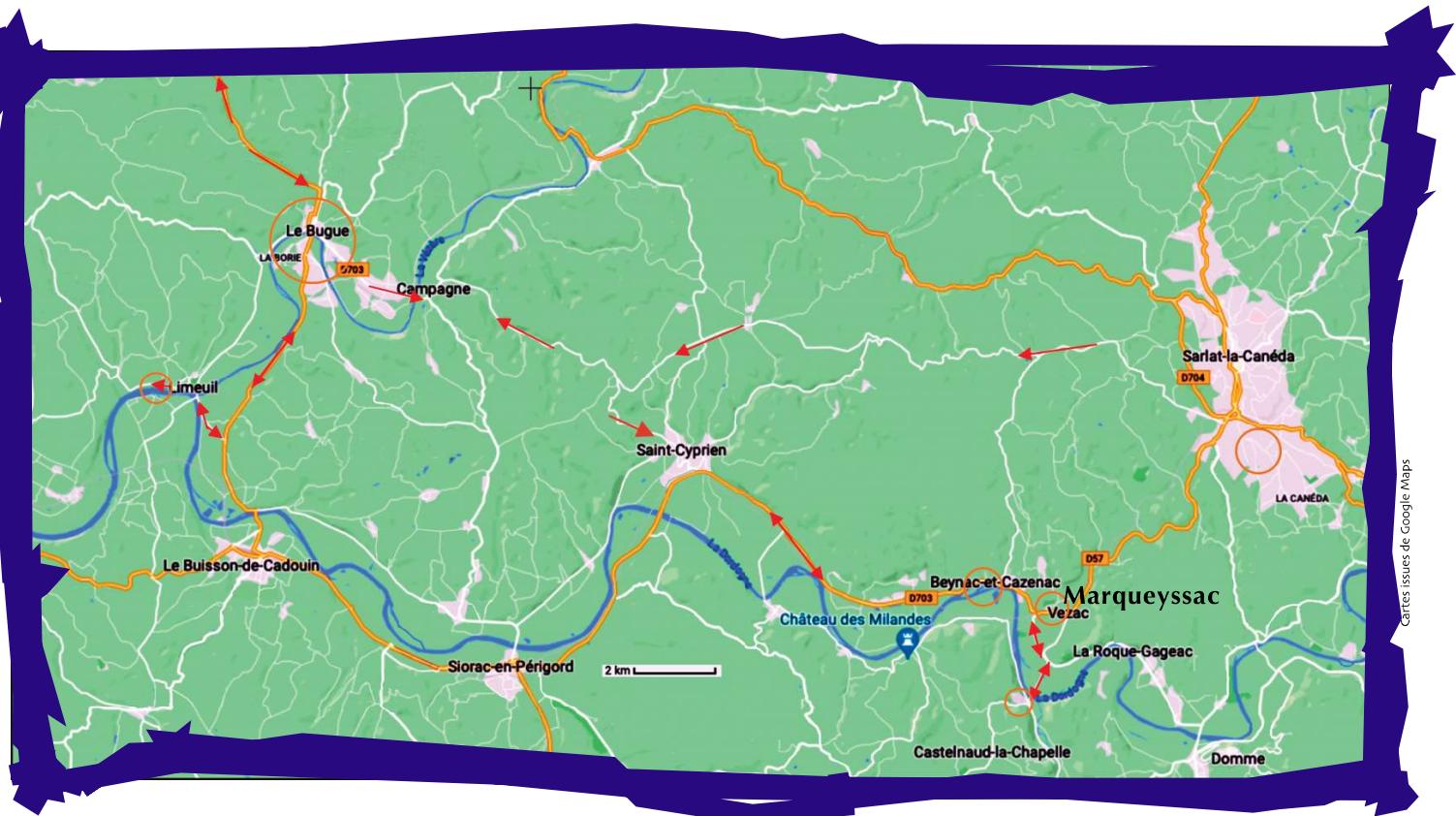


Voyage en Dordogne



14 et 15 octobre 2023



Cartes issues de Google Maps



Château de Castelnaud
(Pages 3 à 11)



Marqueyssac
(Pages 12 à 16)

Aquarium du Bugue
(Pages 17 à 20)





PARTIR EN PÉRIGORD NOIR

L'homme est-il un loup pour l'Homme ? Sans doute pire que cela car l'Homme est plus dangereux, plus nocif que le loup. L'homme est un homme pour l'Homme... Hier, vendredi 13 – est-ce un signe ? – un homme a assassiné un professeur pour l'unique raison qu'il était professeur et qu'il enseignait la liberté de penser, d'imaginer, de croire ou de ne pas croire, la liberté de réfléchir et de choisir. Et cela était insupportable à l'assassin qui voulait que tous pensent pareil, obéissent au doigt et à l'œil, baissent la tête et acceptent des lois invraisemblables datant du Moyen Âge. Et le 7 octobre, ce qui devait arriver est arrivé. La "prison" de Gaza a explosé et plus de mille individus ayant franchi les barrières que l'on croyait infranchissables en ont assassiné plus de mille autres sous le prétexte absurde qu'ils étaient juifs. Le monde est malade partout : en Ukraine, au Sahel, au Soudan, en Arménie, au Yémen, en Birmanie, en Afghanistan, en Syrie, en Israël... et chez nous.

Mais la vie continue, comme on dit, faute de pouvoir intervenir et changer cette horreur en lumière. Aussi, ce 14 octobre, suis-je parti avec le Comité du Monteil pour revenir en Dordogne – aurai-je assez de temps pour visiter toute cette Dordogne si proche ? – afin de visiter des sites déjà connus ou vus naguère car voici venu le temps du voyage de deux jours auquel je participe depuis quelques années. Après une longue saison sèche faisant la liaison entre l'été et l'automne, une épaisse couverture nuageuse maintient l'obscurité bien au-delà de l'aube.

Nuit douce, pour la saison. Est-ce vraiment bon signe qu'il fasse 30° vers la mi-octobre ? Départ à l'heure, rocade et A 89. Je prolonge ma nuit : les kilomètres passent plus vite ! Une nouvelle fois nous faisons halte sur l'aire du Manoire – "notre aire" –

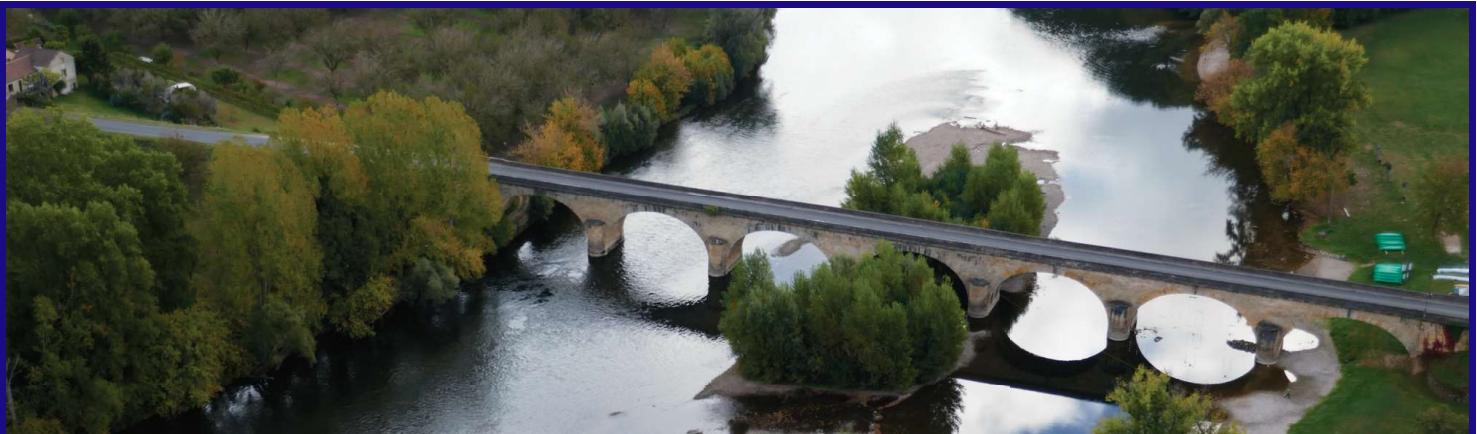
lorsque le Comité propose de découvrir l'Est de la région. Puis Kléber descend vers le fleuve, ses châteaux, ses jardins, ses beautés, par des routes qui n'ont guère changé depuis des décennies.

CASTELNAUD-LA-CHAPELLE



Qh 25 : Kléber arrête le bus sur le vaste parking, à l'entrée du village. Erreur de compréhension, mauvaise interprétation des informations : nous voici montant à pied vers le château par un joli chemin qui traverse le bas du village puis se hisse au-dessus de la forêt. Chemin pentu que nous autres, dos argenté pour la plupart, avons du mal à parcourir. Je devine, dans l'allant de certains, une participation assidue aux balados régulièrement organisées par le Comité...

Bien évidemment, la montée est beaucoup plus longue qu'annoncée puisque nous sommes partis du bas alors que la "route" directe est beaucoup plus courte. À 10 h 07, tous ne sont pas encore arrivés mais la guide, vêtue d'une longue robe rose et d'un chaperon bleu couvrant les épaules, est pressée et doit respecter les horaires. Elle nous réunit au pied de la tour ronde et commence son exposé sur l'histoire du château. Des châteaux, nous commençons par en avoir vu un certain nombre, le dernier en date, celui de Biron, il y a une année tout juste, alors que nous descendions vers le sud pour visiter des bastides. Tous ces châteaux forts ont très souvent la même histoire, la même origine : la guerre et la motte. La guerre existe depuis l'aube de l'humanité, elle est inhérente à l'Homme. La motte est une invention du bas Moyen Âge lorsqu'il fallut que les sei-



La Dordogne à l'étiage passant sous le pont de Castelnaud, vue depuis le château

gneurs se protègent de leurs voisins. La guide explique que Castelnaud fut, aux IX^e et X^e siècles, d'abord un château en bois sur une motte de terre. Lorsque l'on décida de remplacer les châteaux en bois, trop fragiles, par des châteaux en pierre, on inventa les châteaux forts. Et toute l'architecture qui allait avec... Le château de Castelnaud fut édifié au-dessus d'une falaise imposante dominant la Dordogne. Juste en face, un autre seigneur fit de même sur la falaise de Beynac. Et il en fut ainsi tout le long du fleuve et un peu partout en France : seigneurs contre seigneurs.



1214. L'hérésie cathare s'étendait à tout le Sud-Ouest et à l'Occitanie, cette vaste région qui était beaucoup plus riche que le nord de notre actuelle France. Indépendante grâce aux comtes de Toulouse ou d'Aquitaine, elle offrait de bonnes conditions de vie. Mais voici que le catharisme y prit racine, ce qui ne plut pas du tout à l'Église qui demanda au roi de France de nettoyer tout cela et de purifier la région et ses habitants par le feu ; on connaît la suite : l'Occitanie ne s'en remit jamais. La guide nous raconte donc que l'hérésie atteignit la Dordogne et le seigneur de Castelnaud, un certain Bernard de Casnac. Le très sinistre Simon de Montfort fit le siège du château et le sieur de Casnac s'enfuit. Ce qui était arrivé au château de Biron arriva à celui de Castelnaud : pris. Mais l'année suivante, l'archevêque de Bordeaux le prit et le brûla. Cependant, la Croisade contre les Albigeois – autre mot pour désigner les Cathares – se poursuivit.

Le château fut reconstruit entre 1240 et 1260. Un donjon de trente-trois mètres de haut fut édifié et une enceinte construite : se préparer à la guerre ! Et la guerre arriva ; on l'appela guerre de Cent Ans car elle dura longtemps, mettant face à face les Anglais (qui avaient reçu l'Aquitaine lors du mariage d'Aliénor

avec le futur roi d'Angleterre) et les Français, frustrés d'avoir perdu cette "belle" région ! C'est à cette époque que l'on construisit les premières bastides.

1368. La dernière héritière de Castelnaud épousa Nompar de Caumont¹ qui était favorable aux Anglais. Mais comme de nombreux seigneurs en ces temps lointains troublés, il changea souvent de camp : onze fois, nous dit la guide, les cheveux cachés sous une sorte de turban blanc. Le 7 octobre 1452, une année avant la décisive bataille de Castillon, le château fut assiégié sur ordre du roi de France, Charles VII. Il n'y aurait engagé que peu

d'hommes, nous explique la guide, car il préférait la négociation à la guerre. Il offrit quatre cents écus d'or – une importante somme d'argent – au seigneur en échange de sa vie et de son château. La guide nous dit que le seigneur se rendit et reçut l'argent. Le château redevint ainsi français. Plus jamais le château de Castelnaud ne fut attaqué...

Avant de poursuivre l'histoire du château, la guide nous propose d'assister à une démonstration de tir au trébuchet car le château de Castelnaud est connu pour posséder une collection d'armes datant du Moyen Âge dont des systèmes d'attaque : trébuchet, couillard, mangonneau et bombarde. C'est lorsque la guide nous abandonnera pour nous permettre de visiter, à notre guise, les pièces du château, que nous découvrirons les armes plus légères et les armures.

Mais pour l'heure, le groupe se divise en deux : ceux qui veulent voir la démonstration d'en haut et ceux qui restent en bas. Le trébuchet servant à la démonstration est un modèle réduit aux deux tiers d'un trébuchet d'autrefois. Un modèle à l'échelle un est

Note n° 1 : Nous avions rencontré, le 9 avril 2022, au château des Milandes, cette famille de Caumont, propriétaire pendant longtemps des deux châteaux de Castelnaud et des Milandes. Relire, page 3, le récit sur le château des Milandes.



Beynac, son château et sa falaise vus depuis Castelnaud



Marqueyssac, le château et sa falaise vus depuis Castelnaud



exposé sur la terrasse du bastion nord. La guide nous explique comment cela fonctionne et nous comprenons très vite que, si cet appareil était probablement efficace, il était particulièrement lent d'utilisation. Aux questions posées par le groupe il sera répondu que l'on ne pouvait pas espérer plus de deux tirs par heure, un seul étant plutôt la norme.

Le trébuchet était la machine de guerre la plus puissante de son époque. Son utilisation nécessitait le travail de spécialistes, d'ingénieurs et de mathématiciens, nous dira la guide, c'est-à-dire de personnes qualifiées et rares pour positionner l'engin et ajuster les tirs. Son utilisation coûtait donc très cher au seigneur qui souhaitait l'utiliser.

La guide descend la flèche du trébuchet en tournant une manivelle sécurisée par un cliquet qui empêche une remontée rapide, intempestive et dangereuse de l'engin. La corde s'enroule sur un tambour. Pour réduire l'effort et faciliter le travail, la corde passe par une poulie qui fait office de palan. À l'autre extrémité de la flèche se trouve un récipient contenant une masse importante de pierres : le contrepoids qui permettra le mouvement de la flèche et le jet du boulet de pierre. Le bras – c'est ainsi que la guide nomme la flèche – étant descendu et maintenu en bas par le cliquet de sécurité, il faut passer à la phase suivante. Bien évidemment, le positionnement et l'orientation du trébuchet ne sont pas pris en compte par cette démonstration, l'engin étant fixé sur une dalle de béton.

Pour que le trébuchet soit utilisable, il faut enlever la corde qui retient la flèche sous tension. Pour



Photo Comité Montal



Placer la goupille

cela, la guide utilise une seconde corde munie, à son extrémité, d'une goupille qu'elle glisse dans une mâchoire en U attachée à l'engin et la passe dans un anneau fixé à la flèche. La goupille retenant l'engin sous tension, la guide peut enlever la corde devenue inutile, l'enrouler et la poser sur le bras pour qu'elle ne devienne pas dangereuse lors du tir et qu'elle puisse se déployer correctement. Elle n'oublie pas d'écartier la poulie qui gênerait l'envoi du boulet. Il faut ensuite placer "la fronde" dans la rigole en bois – la guide l'appelle litière – se trouvant en bas de l'engin et y mettre le boulet de pierre. Pour la démonstration, la guide utilise un ballon gonflé de quelques grammes mais autrefois, il s'agissait un boulet en pierre d'une centaine de kilos. Plusieurs hommes devaient manœuvrer ensemble pour placer le boulet dans la rigole, au plus près de la poche qui le lancerait. Les trébuchets d'époque, plus grands, possédaient une rigole orientable qui permettait d'ajuster au mieux l'angle de tir.

Le boulet étant en place, le trébuchet bien orienté, il ne restait qu'à retirer la goupille en tirant sur la corde. Le contre-poids descendait sous l'action de la pesanteur, le bras se relevait rapidement, entraînant la poche et son boulet qui allait frapper la muraille ou, pire encore, envoyait par-dessus le rempart un cadavre d'animal putréfié pour y répandre une épidémie : guerre bactériologique du Moyen Âge.

La guide ajoute que, lors des guerres du Moyen Âge, les hostilités étaient suspendues les dimanches²

Note n° 2 : Se souvenir, malgré cela, que la bataille de Bouvines, remportée par Philippe Auguste, se déroula le dimanche 27 juillet 1214.



Le trébuchet est mis en tension

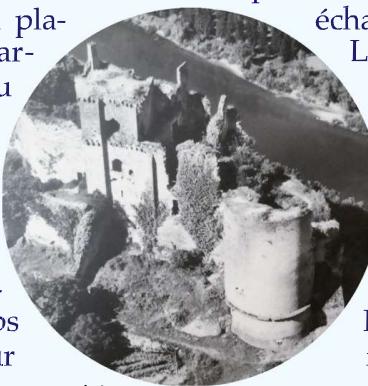


Le boulet étant en place, le système est prêt à tirer

et les jours fériés. Or, il y avait beaucoup de jours fériés, en ces temps mystérieux du Moyen Âge. Pour conclure cette séquence, elle nous résume la situation : gagner les sièges par la négociation ou la trahison.

Quittant le trébuchet, nous montons jusqu'à la porte d'entrée dans la basse cour du château, limitée à l'ouest par une enceinte basse construite après la guerre de Cent Ans. De par sa situation, le château était quasiment inattaquable sur trois de ses côtés, le seul point faible étant le côté nord où s'achevait le plateau formant l'éperon sur lequel le château était bâti. Ce plateau, plus élevé que l'éperon, offrait un site stratégique particulier pour lancer sur le château toutes sortes de projectiles. C'est pourquoi, nous dira la guide, un fossé fut creusé entre le rebord du plateau et le château et c'est pourquoi aussi, un bastion imposant fut édifié à la racine du plateau. C'est aussi au XV^e siècle qu'une barbacane fut édifiée sur le flanc nord du château. J'ai remarqué que le rempart nord, entourant la haute cour, offrait, côté plateau, un angle aigu et non pas un mur plat, sans doute pour mieux dévier les boulets qui pouvaient être lancés avec un trébuchet ou une bombarde. Au XV^e siècle également, un corps de logis fut construit dans la haute cour car le temps était venu de donner davantage de confort au château.

Au XVI^e siècle fut construite la tour d'artillerie aux murs très épais, couvrant le flanc sud du château. Ses canonnières sont impressionnantes. Puis au XVII^e siècle, d'autres modifications furent entreprises : un châtelet édifié dans l'angle nord-ouest, un pont dormant, des canonnières percées dans les vieux murs afin de les adapter aux nouvelles méthodes de guerre... La porte de la barbacane, par laquelle nous entrerons dans le château, ne comporte pas de herse



Le château avant restauration

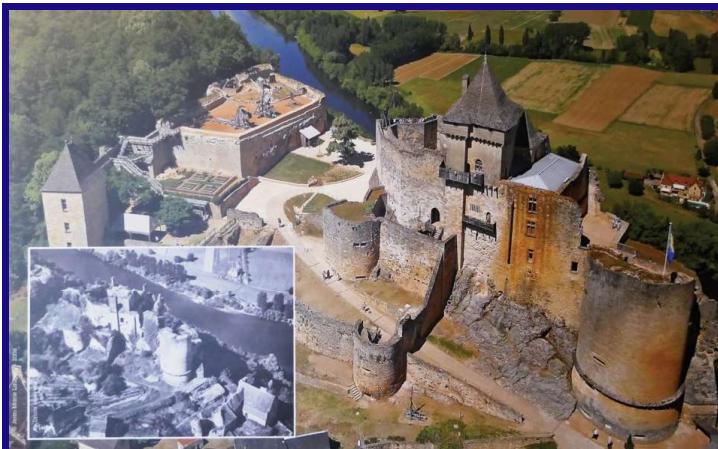
mais un assommoir : les assiégés y jetaient sur leurs assaillants toutes sortes de matériaux : eau et chaux vive, pierres, sable, poix (résine et suif), déchets, excréments qui pouvaient générer des infections... mais pas d'huile bouillante, trop rare, trop chère.

Depuis le point de vue de la basse cour sur les vallées de la Dordogne et du Séou, la guide explique que l'étiage de la Dordogne est artificiellement maintenu assez haut par les lâchages d'eau depuis les grands barrages amont. Cela maintient une activité touristique sur le fleuve. Le Séou, lui, petit cours d'eau, est en difficulté.

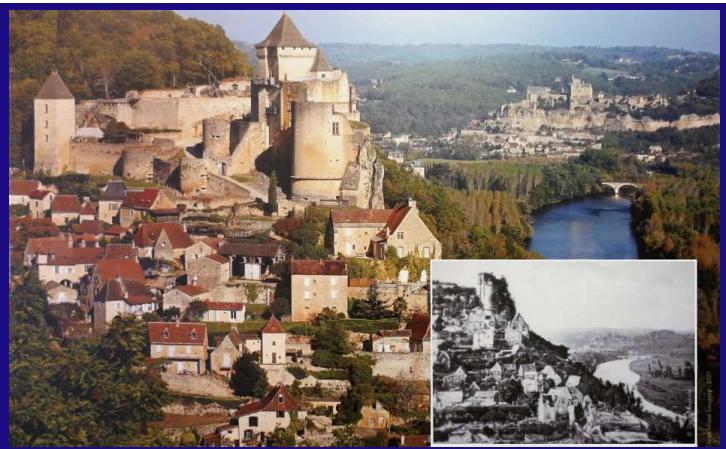
Bien que le propriétaire du château fût de religion protestante depuis 1540, personne n'osa s'en prendre à lui durant les guerres de Religion. Il échappa aux massacres de la saint Barthélémy.

Le château subit une évolution résidentielle par la création d'appartements privés confortables : le temps des guerres était passé. On posa des carrelages sur le sol, on agrandit les fenêtres transformées en jolies baies vitrées, on posa des tentures contre les murs, mais cela ne suffit pas à satisfaire l'épouse de François de Caumont. Pour son épouse, il fit construire le château des Milandes, plus adapté à la villégiature.

Les propriétaires s'exilèrent au cours de la Révolution ; le château tomba en ruine et fut utilisé comme carrière de pierres pour construire le môle d'appontage au bord du fleuve. Il n'était déjà plus grand-chose lorsqu'il fut sauvé par une famille locale qui le racheta et entreprit de le restaurer, de le reconstruire. Il fut classé sur la liste des monuments historiques en 1966. Un musée sur l'art de la guerre au Moyen Âge fut ouvert en 1985 et depuis, constamment alimenté par l'achat de nouveaux objets authentiques.



Deux photos prises au château montrant l'importance des restaurations entreprises au cours de la seconde moitié du XX^e siècle





Avant de nous abandonner à notre sort, la guide nous précise encore que des hourds entouraient le donjon, remplacés plus tard par des mâchicoulis. J'apprends, à cette occasion, que le mot "mâchicoulis" signifie "mâcher le col", "rompre le col" ou "casser le cou".

Nous voici maintenant seuls pour une visite libre du château. Nous montons sur le bastion nord pour admirer de plus près les trois engins qui y sont reconstitués : un mangonneau, un couillard et un trébuchet. Le mangonneau est le plus ancien des trois : il fut utilisé au XII^e siècle. Les pierres de vingt-sept kilos étaient lancées à 104 m. Le contrepoids avait une masse de 1 600 kg et seuls deux à trois tirs par heure étaient possibles. L'engin construit ici le fut d'après un manuscrit arabe du XII^e siècle. Le couillard fut utilisé entre le XIII^e siècle et la fin du XV^e. Plus performant que le précédent, il pouvait projeter, à 180 m, des boulets de pierre pesant entre trente-cinq et quatre-vingts kilos. Dix tirs étaient possibles chaque heure. Le trébuchet commença à être utilisé au milieu du XIV^e siècle. Deux à trois tirs étaient possibles chaque heure mais nous avons vu, plus haut, que son utilisation était complexe et onéreuse. Des boulets de 80 à 100 kg pouvaient être projetés à deux cents mètres, suivant une trajectoire parabolique. L'engin pesait douze tonnes et son contrepoids avait une masse de deux tonnes et demie.

Il est alors temps de redescendre dans la basse cour, d'observer au passage quelques plantes agrémentant un petit jardin des simples ou des plantes utilitaires – j'y vois, entre autres et pour la première fois, des plants de pastels – puis d'entrer dans le château par la porte de la barbacane. Plus personne ne monte la garde au-dessus de l'assommoir.



Le mangonneau

Un passage aménagé dans la barbacane permet d'atteindre la porte d'entrée dans la haute cour. Dans l'angle aigu du mur, un puits couvert d'un toit pyramidal à quatre pans d'ardoise : je ne suis pas certain qu'il soit absolument authentique mais l'ensemble "angle du mur et puits" est esthétique. Les meurtrières, fines à l'extérieur, sont très larges à l'intérieur. Il faut regarder comment les architectes y ont établi leur "voûte" par resserrement des pierres justement chanfreinées et ajustées.

Dans le corps du logis est aménagée une forge : faut-il croire que les armures et les armes étaient fabriquées au château par les forgerons du seigneur ? Chaque château avait-il sa forge et ses spécialistes en armures ? Il est vrai que je ne m'étais jamais posé la question : "Qui fabriquaient les armures ?" Et n'avais jamais, non plus, aperçu un début de réponse. Malheureusement, hors la forge, je n'ai pas trouvé d'explications complémentaires...

Sous la loggia largement ouverte sur la haute cour est exposée une série de photos du château prises avant et après restauration ; on comprend l'ampleur des travaux qui furent réalisés pour reconstruire – plus que restaurer – le château. Un historique compare les événements de l'histoire de France avec ceux du château, entre les XII^e et XIX^e siècles. Un escalier descend à la cuisine joliment mise en valeur par sa restauration. Devant une large cheminée, une table est dressée avec une vaisselle d'époque : écuelle en bois et vaisselle vernissée. Un très grand baquet en bois, dans lequel a été posé un immense drap, doit probablement témoigner des baignoires d'autrefois. Plusieurs centaines de litres d'eau chaude devaient être nécessaires pour satisfaire le seigneur (qui avait tout intérêt à avoir des domestiques !).



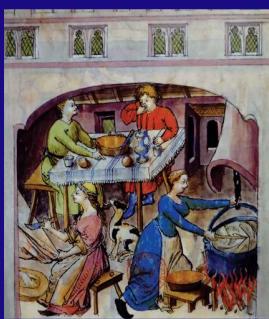
La façade nord du château de Castelnaud et sa basse cour



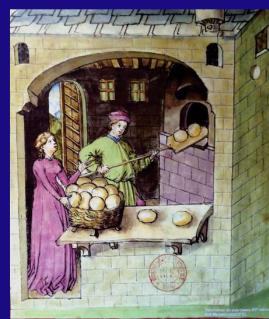
Couillard, mangonneau et trébuchet sur le bastion nord



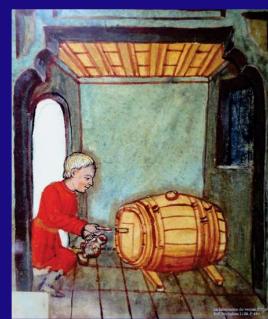
Aliment foie



Aliment tripes



Fabrication du pain blanc



Fabrication du verjus



Fabrication du verjus

Illustrations du XV^e siècle exposées dans la cuisine du château

C'est aussi dans cette cuisine que sont exposées cinq illustrations montrant comment, au XV^e siècle, les seigneurs se nourrissaient. On y voit les domestiques, portant des vêtements très colorés, s'activer en cuisine. Toutes ces illustrations sont estampillées bnf.

Puis nous entrons dans la salle dite des peintures. Y sont exposées des armures et des cottes de mailles. Celles-ci sont en fer, "tricoté" je ne sais comment et, paraît-il, très efficaces contre les tirs de flèche et les coups d'épée. Elles étaient en vogue aux XI^e et XII^e siècles. Pour se protéger la tête, le combattant portait un camail, lui aussi en mailles de fer. Au XIV^e siècle, l'armement évoluant, les chevaliers portèrent des armures en métal dites armures de plates. Un cavalier en armure sur son destrier lui aussi en partie protégé par des éléments d'armure occupe une jolie place dans cet espace "moyenâgeux".

Mais ce sont les peintures murales qui attirent l'attention. Elles furent peintes en 2016 et représentent le cycle des "Neuf Preux". Sont représentés les païens Hector de Troie, Alexandre le Grand et César. Puis les juifs : Josué, David et Judas Maccabée.

Enfin, les chrétiens : Arthur, Charlemagne et Godfrey de Bouillon.

"Sont écrits dans la Bible et l'Ancien Testament
Les noms des trois juifs qui ancienement
Firent tant qu'on les loue partout communément
Et qu'on les louera, je crois, jusqu'à la fin des temps."

De ces neuf noms, Judas Maccabée est celui que je ne connaissais pas. Il fut un dirigeant juif ayant vécu au II^e siècle avant J.-C. et s'étant révolté contre les Séleucides. Il est écrit, dans le petit poème qui lui est consacré qu'il tua Apollonios, Antiochos et Nicanor, tous célèbres inconnus (de moi).

"David mit à mort Goliath le géant qui était grand de sept coudées, ou plus, à mon avis." Ainsi commence le poème que l'on peut lire dans l'arrière-cour du château, consacré au roi le plus connu de la Bible. Quant à Josué, j'apprends, en lisant le poème à lui consacré, qu'il coupa le Jourdain en deux pour laisser passer les juifs qu'il avait sous son commandement.



Godfrey de Bouillon

"Les païens furent ces trois, dont je puis dire tant
Que meilleur jamais ne naquit, ni après ni avant."

De César, nous apprenons qu'il prit l'Angleterre, défit Pompée en Grèce puis qu'il prit Alexandrie, la riche et la puissante, l'Afrique, l'Arabie, l'Égypte ainsi



Judas Maccabée

David

Josué



Arthur

Charlemagne



Armure : détail du casque et de la visière



Photo Comité du Montel



Chevalier en armure



que la Syrie et les îles de la mer jusques en Occident". Rien sur la Gaule et ses Gaulois ! D'Alexandre, il est écrit ceci : "Alexandre vainquit Nicolas et Darius le Persan. Il a occis la vermine des déserts d'Orient et saisi Babylone, la cité fort puissante où il mourut ensuite par empoisonnement." "Hector fut preux démesurément. Quand le roi Ménélas et toute son armée vinrent assiéger à Troie le noble roi Priam pour Hélène sa femme qu'avait ravie Pâris, Hector de la cité prit le gouvernement. Il tua dix-neuf roi à son corps défendant, et amiraux et comtes, à ce que je crois plus de cent avant que le l'ait occis Achille fort trai'reusement."

"Trois chrétiens tels qu'aucun homme vivant
Ne vit nul meilleur qu'eux porter heaume luisant."

"D'Arthur de Bretagne va le bruit témoignant qu'il vainquit Ruston le géant en plein champ, qui paraissait si fort, fier et outrecuidant qu'il fit faire un vêtement de barbes de rois, lesquels rois lui étaient par la force obéissants." Charlemagne est, de tous ces rois preux, le plus connu, incontestablement. Voici ce que l'on peut lire sur le cartel informatif dédié aux peintures murales : "Charlemagne qui eut toute la France sous son commandement, domina l'Espagne où mourut Agoulant, et s'éleva au-dessus des Saxons



si parfaitement, par maint cruel assaut, par maint tournoiement, qu'ils furent malgré eux soumis à son commandement." Je ne savais pas que Charlemagne avait conquis toute l'Espagne ; à peine en avait-il foulé la marche nord. Le texte consacré à Godefroy de Bouillon, l'un des plus connus de ces preux chevaliers puisqu'il fut le premier "grand" à partir pour la première croisade, me semble rempli d'incohérences. Voici ce qui est écrit : "Godefroy de Bouillon qui par son courage dans les plaines de Roumanie défit Soliman et devant Antioche, l'amiral Carbaran le jour où le fils du roi Soudan fut occis, de Jérusalem il prit le couronnement, et en fut proclamé roi une année seulement." J'ignore de quel Soliman il s'agit mais sans doute pas du Magnifique et quid du roi Soudan peu compréhensible. Ces neuf textes, éléments d'une chanson de geste du XIV^e siècle, sont joliment écrits mais résument à grands traits les hauts faits des héros. L'ensemble des neuf textes s'achève ainsi :

"J'ai présenté dans l'ordre
Les neuf meilleurs qui furent depuis le commencement
Que Dieu a fait le ciel, la terre et le vent."
Jacques de Longuyon
Les Vœux du Paon, 1312.



Une partie de l'exposition des armes moyenâgeuses



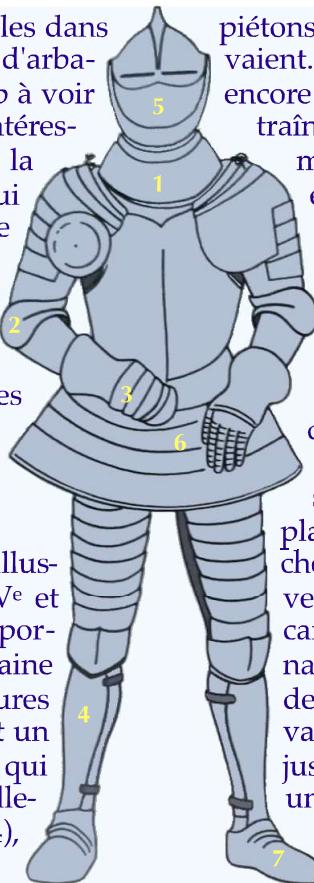
Collection d'arbalètes et détail d'un mécanisme



Je traverse rapidement les diverses salles dans lesquelles sont exposées les collections d'arbalètes, sans vraiment m'y arrêter : il y a trop à voir pour qui n'est ni spécialiste ni vraiment intéressé. Je remarque cependant la qualité de la finition de certaines d'entre elles, ce qui m'étonne un peu pour des armes de guerre mais celles-ci sont des armes de chasse... Certaines arbalètes, appelées dans l'exposition "arbalètes à jalet" étaient utilisées pour la chasse au petit gibier et projetaient des billes de terre cuite ou des plombs. Celles exposées datent du XVII^e siècle et proviennent, pour la plupart, d'Italie.

Je m'attarde devant les documents illustrant les façons de faire la guerre aux XV^e et XVII^e siècles et devant les explications apportées relatives aux armures. S'il est un domaine qui m'est inconnu, c'est bien celui des armures auquel je ne connais rien. Je découvre tout un vocabulaire (fort peu utilisé de nos jours) qui décrit les divers éléments des armures : collerette (1), cubitière (2), gantelet (3), grève (4), salade (5), braconnière (6), soleret (7)...

Le XII^e siècle fut celui des tournois qui entraînaient au combat. Il fallut réglementer la discipline et inventer un équipement ad hoc. Au XIII^e siècle, le jeu des tournois consistait à briser la lance de l'adversaire ou à le désarçonner. Là aussi, les armures furent renforcées sur les points d'attaque afin de mieux résister aux impacts. Au XV^e siècle, les batailles rangées commençaient souvent par un choc frontal auquel prenait part la cavalerie : les chevaliers y prouvaient leur valeur. Les



Siège de Duras (1377)

piétons, armés de piques et de dagues, les suivaient. L'artillerie à poudre, peu mobile, jouait encore un rôle mineur. Noblesse et chevalerie, entraînées au combat, étaient équipées d'une armure faite sur mesure, très coûteuse et très efficace. Au XVI^e siècle, les armées se professionnalisaient et comptèrent de plus en plus de troupes à pied. C'était l'État qui finançait ; il pouvait faire appel à des mercenaires suisses ou allemands.

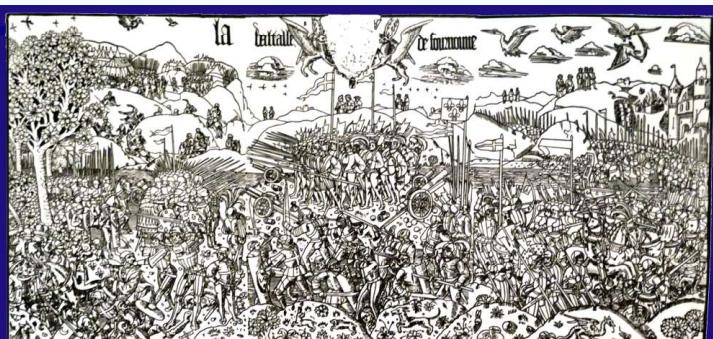
Un document répond plus ou moins à la question de la fabrication des machines de siège. Le bois nécessaire pour construire la structure de la machine était coupé sur place, en choisissant plus particulièrement le chêne. La flèche – que le document appelle verge – était construite en frêne ou en cormier car très dur. Les cordages étaient en chanvre, naturellement et la poche de la fronde en cuir de bœuf. Les engins, fabriqués en ville, pouvaient être transportés en pièces détachées jusque sur le lieu du siège, ce qui nécessitait une bonne organisation au niveau du transport. Ces machines coûtaient très cher, comme nous l'avons vu précédemment mais elles pouvaient être louées, éventuellement.

La mise en œuvre d'un trébuchet nécessitait un maître d'engin, quarante tendeurs, quatre charpentiers, dix maçons, des cordiers, des tailleurs de boulets et des forgerons. J'avais oublié les tailleurs de boulets qui devaient avoir un sacré travail !

Aucune machine de guerre ne seraient parvenues jusqu'à nous. Construites en bois, elles ont disparu.



Arbalètes de chasse
Détail des ornementations.
1. 1579 (Allemagne)
2. Fin XVII^e - début XVIII^e
siècle (France)



Bataille de Fornoue ((Italie)) (1495)
Victoire de Charles VII sur François de Gonzague, marquis de Mantoue
Les gens de pieds (coutilleux et archers) interviennent après la charge
de la cavalerie.



Bataille de Crécy (1346)



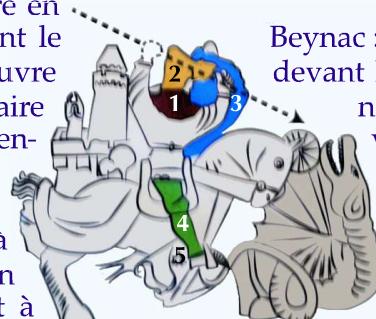
Usage de la catapulte



Représentation d'un siège

Les informations que l'on peut trouver aujourd'hui viennent des livres de comptes, des miniatures, des recueils de dessins et des traités d'ingénieurs militaires.

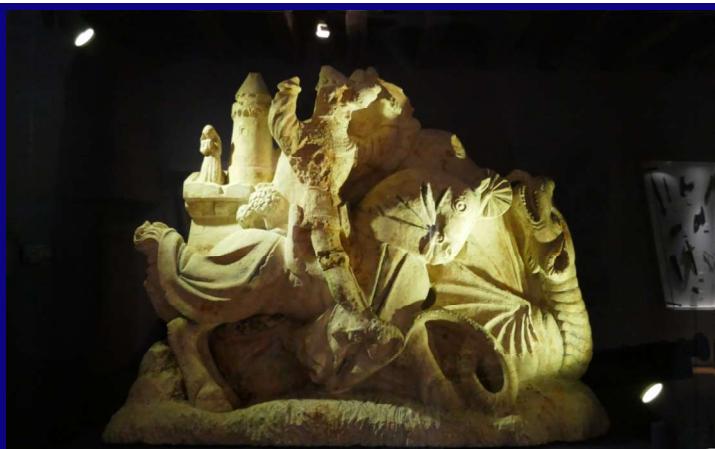
Avant de quitter les salles du musée et le château, dernière observation : celle d'une œuvre en calcaire représentant saint Georges tuant le dragon. J'ignore le rapport entre cette œuvre et le château sauf, peut-être, le vocabulaire explicatif pour décrire l'équipement défensif du saint tel qu'il était utilisé au XIV^e siècle. Un dessin colorisé permet de mieux comprendre quel mot est relié à quelle partie de l'armure. Ainsi peut-on apprendre les mots camail (1), bacinet à visière mobile (2), targe (3), harnois de jambes (4) et éperons à molettes (5). Comme l'indique l'explication, la lance a disparu...



Je quitte le château parmi les derniers sans avoir eu le temps de tout voir. À midi, les cloches de l'église sonnent douze coups alors que je m'approche du bus que Kléber a monté au parking du haut. Si le ciel est toujours gris, il ne pleut pas et il fait doux. Les

noyers commencent à se dévêtrir par leur cime, le reste des feuilles jaunit. Cependant, on voit bien que l'automne n'est pas encore installé. On devine pourtant quelques soupçons de jaune sur les feuillages entre lesquels le fleuve glisse avec lenteur.

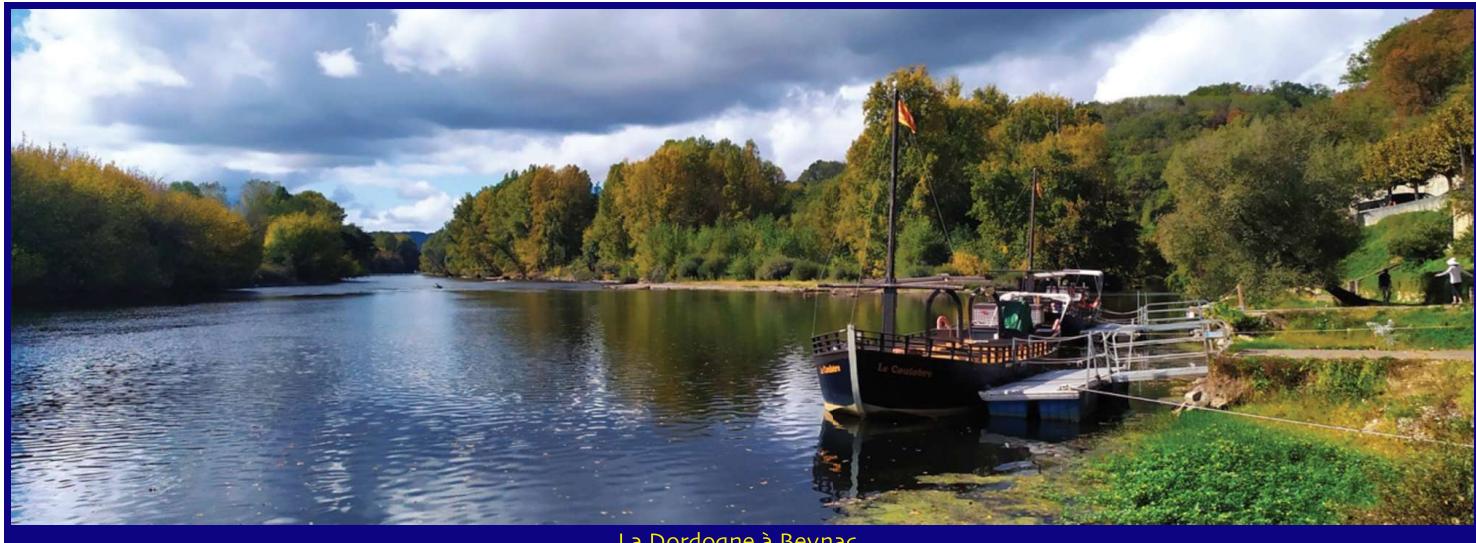
Beynac : Kléber nous dépose au centre du village, devant le restaurant réservé pour ce midi. Nous nous installons dans la salle, près de la rivière qui coule doucement mais suffisamment pour qu'une gabare quitte la rive et entame sa courte remontée du fleuve. Elle ne pourra pas aller plus loin que le pont de Castelnaud. Ces bateaux à fond plat peuvent naviguer par très peu d'eau. Deux cygnes occupent un îlot sableux. Un kir est offert par le Comité puis, Périgord oblige (ne sommes-nous point venus aussi pour cela ?), une salade de gésiers confits nous est proposée, suivie de deux cuisses de canard confites et ses pommes de terre à la sarladaise. En dessert, gâteau aux noix sur crème anglaise et café. Excellent repas comme il est de coutume avec le Comité. Ici, en plus, derrière la vitre, la Dordogne endormie.



Sculpture de saint Georges terrassant le dragon



Détail du bacinet à visière et de la targe (bouclier rectangulaire)



D'après une photo Comité du Monde

La Dordogne à Beynac

MARQUEYSSAC

Vers 14 h 30, nous sommes devant le château de Marqueyssac dont le propriétaire possède aussi celui de Castelnaud. Voici, en un temps si lointain que je ne me souviens plus de l'année – fin du XX^e siècle ? –, j'avais visité les jardins de Marqueyssac et en garde un très bon souvenir. Le site ainsi que la proposition de visites sont fort originaux. Aujourd'hui, Stéphanie, la guide, nous attend pour nous expliquer l'origine et l'entretien des jardins de buis.

Nous observons le panorama depuis la terrasse inférieure du domaine et pouvons voir les trois châteaux qui habillent la vallée : à gauche, celui de Castelnau, en face, celui de Beynac posé sur sa falaise et, entre les deux, un château "de plaine" – Fayrac – propriété d'Américains qui viennent ici passer leurs vacances. Et, bien sûr, derrière nous, le château de Marqueyssac qui complète la liste.



Les jardins de Marqueyssac datent du XIX^e siècle : le propriétaire d'alors eut l'idée de construire un jardin uniquement planté de buis, un arbuste qui se plaît sur les roches calcaires, qui se contente de fort peu d'eau et qui apprécie la chaleur. Aujourd'hui, ce sont vingt-deux hectares de buis centenaires qui sont offerts aux visites – on nous dira plus tard cent cinquante mille pieds – qu'il faut entretenir. Mais aujourd'hui, un fléau s'est abattu sur nos buis, un fléau venu d'Asie, une Chenille – la pyrale du buis – qui se régale des feuilles de l'arbuste. Pour lutter contre cette agression, les jardiniers de Marqueyssac posent des pièges à phéromones pour capturer les papillons dès leur émergence. Sitôt détectés, les jardiniers sont sur le pont toutes les nuits et traitent les arbustes avec le bacille thuringiensis, lorsque les visiteurs sont partis. À voir le bel état des parterres de buis, le traitement semble efficace...



Le château et les buis de Marqueyssac



La chartreuse de Marqueyssac et son toit de lauzes



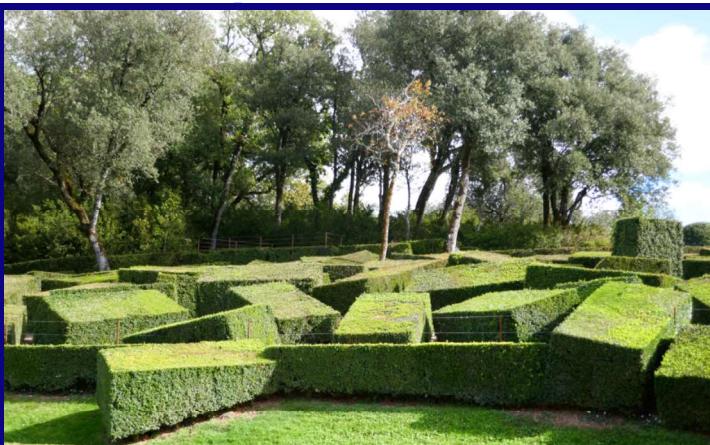
Le château de Marqueyssac ressemble davantage à une vaste demeure qu'à un château ; appelons-le chartreuse. Pourtant, autrefois, sur cet éperon calcaire qui s'avance dans la vallée de la Dordogne, existait un château fort dont il ne reste qu'une tour, celle contenant le large escalier à colimaçon. Le domaine comprenait autrefois des terres agricoles cultivables et deux pigeonniers qui allaient avec, la fiente des pigeons donnant un excellent engrais. Nous pouvons admirer les étendues de maïs sur le point d'être moissonnées. Le domaine fut abandonné durant cinquante années. Aussi fut-il difficile de reconstituer les jardins lorsque les nouveaux propriétaires – la famille Rossillon – voulurent remettre en valeur le domaine de Marqueyssac. Les buis furent coupés au plus bas afin de les régénérer et de retrouver les alignements originaux. Le parc fut ouvert au public en 1977 mais sans



doute n'avait-il pas l'aspect qu'il a aujourd'hui. D'ailleurs, après avoir fait le tour du domaine, je ne reconnaîtrai rien de ce que j'avais pu voir lors de ma précédente venue.

La demeure est vide : personne n'y habite. Elle est sur deux niveaux, chacun de plain-pied, le niveau un vers l'ouest, le niveau deux vers l'est. La guide nous vante le toit en lauzes, caractéristique des régions calcaires. Elle nous explique que ce toit fut refait sur plusieurs années par des spécialistes appelés lauziers. Sur une charpente suffisamment résistante pour supporter les cinq cents tonnes de pierres, les lauziers ont posé et taillé une à une chaque plaque.

Elle nous apprend qu'il faut une journée de travail pour réaliser un seul mètre carré de toit en lauzes, posées presque à plat (15° d'inclinaison, pour éviter que l'eau ne coule vers l'intérieur). Un travail



Le parterre des "morceaux de sucre"



Haies, boules et aloès



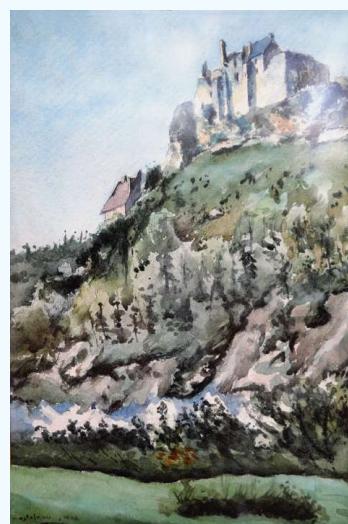
long et onéreux mais dont le résultat doit durer plusieurs siècles. La charpente du XIX^e siècle n'a pas été refaite. Pourquoi les toits du Périgord sont-ils si pentus ? Pour diminuer le poids des lauzes sur la charpente, nous dit-elle, ce qui n'a rien à voir avec les toits très inclinés des pays à neige. Même si le principe reste équivalent.

Nous entrons dans la demeure par la porte du bas, montons l'escalier en colimaçon, apercevons les affiches exposées (que j'irai voir plus tard) et traversons les pièces d'apparat de l'étage supérieur : nous débouchons dans la cour. Un ensemble de sièges en plastique rouge attend les plus fatigués d'entre nous et, face au château, nous découvrons un chaos de buis taillés comme des morceaux de sucre, avec une précision millimétrique. Nous verrons plus tard que les jardiniers utilisent des gabarits et des fils à plomb pour réussir des tailles aussi précises. Entre les buis fleurissent des cyclamens de Naples roses et des plumbagos bleus.

Pourquoi avoir choisi les buis comme principale plante de ce jardin original ? Outre son excellente adaptation au sol et au climat de la région, cet arbuste [*Buxus sempervirens*] se taille très bien et reste toujours vert. Ainsi, le spectacle traverse-t-il les années. De plus, il peut vivre des siècles. Le jardin ayant été créé au milieu du XIX^e siècle, sous le Second empire, les buis furent, dès l'origine, taillés en courbes car cela était alors à la mode dans le pays. La guide fait référence aux jardins italiens...



Deux aquarelles de Marius Rossillon photographiées le long du chemin

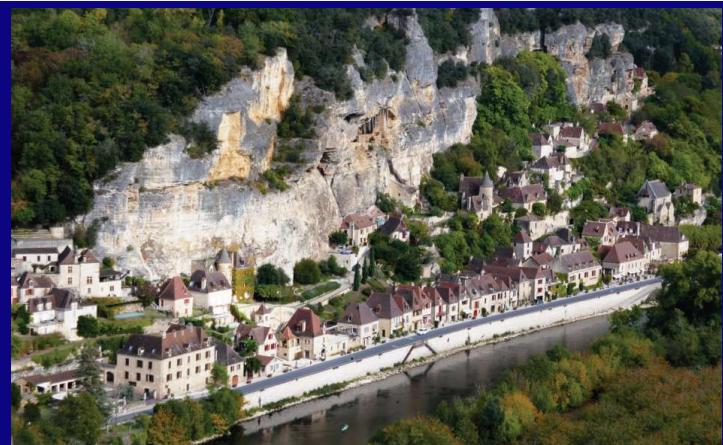


La visite guidée s'achève au milieu des parterres de buis. Nous avons près de deux heures pour visiter, seuls, le reste du parc. On nous distribue un plan et chacun part à son rythme et sur l'itinéraire de son choix.

Des cartels informatifs sont dispersés le long des chemins. L'un d'eux nous renseigne sur le créateur du jardin ; il s'appelait Julien de Cerval, était juge à Sarlat mais aussi engagé dans la légion romaine pour défendre les États du pape, l'un de ceux que l'on appelait les "croisés du XIX^e siècle". D'autres petits panneaux informeront sur la faune du parc. J'y note le pic vert, la mésange bleue, le coucou, le gorge-bleue, le choucas de tours (qui doit se plaire dans les falaises), le grand corbeau mais aussi le renard.

L'un des cheminements longe la falaise, un autre passe par les "hauteurs" et débouche sur la prairie, vaste esplanade plantée d'herbe sous une jolie futaie de chênes. De longues haies de buis traversent cet espace ouvert ou entourent le pied des arbres. En atteignant l'extrémité du parc, le belvédère offre une vue exceptionnelle sur le village de la Roque-Gageac et sur sa falaise tandis qu'à proximité chantonnera un ruisseau canalisé qui descend des rochers en une jolie cascade. Il me rappelle ces circulations d'eau tant prisées par les Arabes pour égainer et rafraîchir leurs palais andalous.

Plus loin encore, le chemin est jalonné de peintures réalisées par un ar-



L'esplanade du parc et le village de la Roque-Gageac vu depuis le belvédère



tiste de la famille Rossillon. Appelé Marius Rossillon (1867-1946), il se fit connaître comme affichiste, réalisateur et dessinateur humoristique sous le nom de O'Galop ; ce sont ses affiches pour le Bibendum – dont il est l'inventeur – qui sont exposées dans la chartreuse de Marqueyssac. On lui doit aussi quelques dessins humoristiques et ces aquarelles représentant les paysages bucoliques de la Dordogne. Malheureusement, les panneaux sur lesquels sont représentées les aquarelles ont déjà un certain âge. De plus, les ombres et la lumière nuisent à de belles photographies. Cependant, je parviens à en photographier quelques-unes...

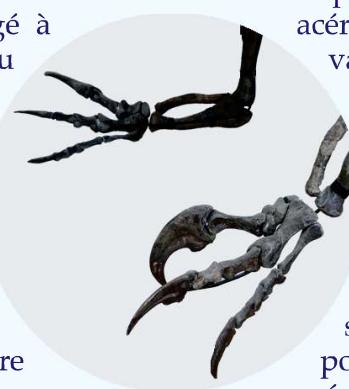
Un long pont de singe est aménagé à proximité de ce chemin, à l'extrémité du parc (beaucoup est fait pour les enfants, dans ce parc). Je m'essaie sur quelques mètres mais abandonne très vite : je n'aurai pas le temps de le franchir en entier et je ne me sens guère à l'aise sur ce chemin de cordes. J'ai passé l'âge ! Enfin, il m'aurait plu de revenir avec la navette électrique mais elle ne passe pas assez souvent ; le temps m'aurait peut-être manqué pour arriver à l'heure au rendez-vous. Je reviens donc à pied, admirant au passage les parterres de cyclamens qui illuminent les sous-bois.

Sitôt revenu au château, je me dirige vers le dinosaure dont j'ai appris récemment l'existence. Quelques jours avant ce voyage, en effet, j'avais vu à la télévision une émission au cours de laquelle on apprenait que M. Rossillon, propriétaire de Marqueyssac, souhaitait acquérir le squelette d'un dinosaure, mis en vente aux enchères, afin d'offrir un compagnon à son premier dinosaure. J'ai ainsi appris qu'un dinosaure se trouvait à Marqueyssac et je voulais le voir. Exposé dans un bâtiment spécialement aménagé, protégé par un immense vitrage, il est là,

vif, courant, gueule largement ouverte, montrant ses dents aiguisees comme des sabres : c'est un allosaure, un dinosaure carnivore coureur, de ceux dont les pattes avant étaient minuscules par rapport au reste du corps.

Les allosaures vécurent au Jurassique supérieur, il y a entre 153 et 135 millions d'années, bien avant les redoutables tyranosaures. Cet animal, essentiellement américain, peut être retrouvé en Europe car, en ces temps très lointains, Europe et Amérique se touchaient encore. Les membres supérieurs, appelés bras, étaient à la fois courts et très puissants. Ils étaient pourvus de trois doigts avec trois griffes acérées et courbées. La longue queue servaient de balancier lors des courses, l'animal pouvant se déplacer à 35 km/h. L'individu exposé mesurait 7,50 m de long. Son crâne original, retrouvé en parfait état de fossilisation, est exposé dans une niche particulière, le squelette étant pourvu d'une reproduction dudit crâne. Les "fenêtres" et les cavités osseuses que l'on y aperçoit allégeaient le poids de la tête sans nuire à sa solidité ni à sa résistance. Plus léger, il était ainsi davantage maniable par l'animal. Il n'est pas explicitement indiqué le lieu où ce squelette fut trouvé mais il est probable que ce fut en Amérique du Nord. Depuis quelques années, les squelettes de dinosaures sont l'objet d'un commerce fructueux, certains spécimens pouvant être vendu plusieurs millions d'euros...

Je poursuis ma visite dans la maison de la nature où quelques animaux empaillés sont utilisés pour illustrer, à l'aide de dioramas, les divers biotopes du parc ou de la région. Puis je retourne au château regarder les affiches et les dessins de O'Galop, l'inventeur du Bibendum. Dans les salles d'exposition des affiches et des illustrations réalisées par O'Galop,



Kan, l'allosaure de Marqueyssac (vues partielles du crâne et du bassin)



j'apprends opportunément que cet artiste que je ne connaissais pas avant d'entrer à Marqueyssac inventa le bibendum pour l'entreprise Michelin et réalisa les affiches qui, naguère, ponctuaient les itinéraires routiers à travers le pays. Je me souviens vaguement, lorsqu'en voiture nous traversons la France pour aller de l'autre côté, de quelques grandes publicités peintes sur les murs des maisons exposées à la vue des automobilistes : un Bibendum géant et souriant saluait les vacanciers. En regardant ces affiches aujourd'hui, j'éprouve une certaine nostalgie des temps anciens lorsque les publicités étaient peintes, en format géant, sur les murs, au lieu d'être électrifiées sous les arrêts de bus ou en rectangles immenses et laids à l'entrée des villes...

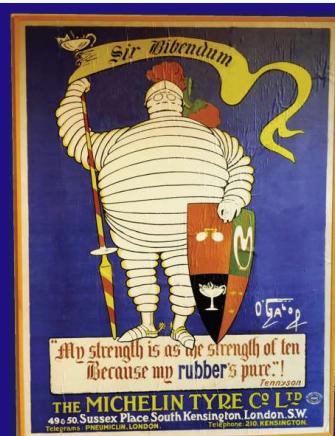
O'Galop fut aussi dessinateur, créant des images d'Épinal alors très à la mode et illustrant des fables de La Fontaine. Il dessina des planches dont l'humour populaire teinté de cynisme reposait avant tout sur le non-sens et l'équivoque.

Allez, il faut revenir au bus. Impossible de regarder et d'admirer toutes les affiches, tous les dessins de cet artiste "inconnu".

À 17 h 35, Kléber démarre le bus et part en direction de Sarlat où se trouve notre hôtel. J'imagine déjà un hôtel en centre-ville qui permettrait de visiter la ville de nuit : les belles façades pourraient être illuminées et photographiées... Mais je m'illusionne. Kléber n'entre pas dans la ville, s'éloigne du centre et emprunte une rue guère plus large que son bus, limitée à 3,5 t. L'hôtel serait-il en pleine campagne ? Mais voici que la rue se rétrécit encore, que les rétroviseurs arrachent les buissons et les arbustes. Puis un tournant trop serré empêche le bus de poursuivre. Il faut faire marche arrière. La responsable de l'hôtel vient voir notre embarras car, en fait, l'hôtel est tout proche. Elle guide Kléber sur le bon chemin lorsque notre chauffeur a fait son demi-tour. Installation dans les chambres et excellent repas pour clore cette journée : poitrine de porc avec courgettes...



Marius Rossillon



Quatre affiches illustrées pour le Bibendum par l'artiste O'Galop

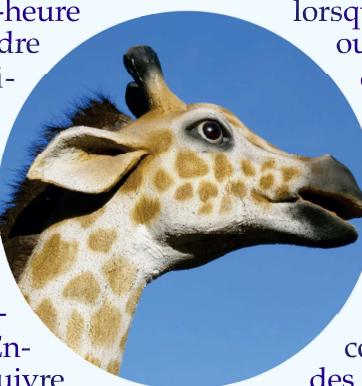


L'AQUARIUM DU BUGUE

Réveil trop tardif, ce dimanche matin. Conséquence : plus de vingt-cinq minutes à patienter pour obtenir le petit déjeuner au self-service fort mal organisé, dans une pièce sans issue. Pourtant, la salle du restaurant est spacieuse, moderne, entièrement vitrée mais l'architecture ancienne du bâtiment est mal adaptée à une fonction de gîte. Peu importe, on n'est pas pressé car le bus doit encore sortir du parking. C'est avec difficulté que Kléber l'avait atteint hier, en fin d'après-midi et il avait touché le goudron en y pénétrant. Ce matin, il n'a pas envie de recommencer. Il prend donc des précautions, la première étant de sortir à vide, en marche arrière. Aidé par quelques volontaires, notre chauffeur triomphe de cette difficulté et, les bagages enfin en soute et chacun ayant retrouvé sa place, nous pouvons partir pour notre seconde journée en Dordogne. Il fait beau, le ciel est strié de nombreuses bandes blanches générées par les avions : le trafic aérien a oublié les temps mauvais de la Covid-19. Il est 8 h 45.



À 9 h 25, nous sommes devant l'aquarium du Bugue et, une demi-heure plus tard, dedans, à attendre notre guide. Fraîcheur matinale : je recherche le soleil au pied de la girafe. Je constate qu'en fait d'aquarium, ce lieu ressemble davantage à un petit zoo. Le parcours du mini-golf est, en effet, jalonné de reconstitutions d'animaux africains dont la superbe girafe, un chimpanzé, un hippopotame, un éléphant et d'autres encore. Enfin, le guide vient et nous invite à le suivre dans l'enceinte fermée de l'aquarium. Nous voici devant un large vitrage derrière lequel le guide attire cinq ou six ragondins qu'il nomme myocastors.



Le repas des myocastors, aquarium du Bugue

Je ne connaissais pas le terme "myocastor" et, comme je n'ai jamais vu de ragondins de près, j'ai eu quelques hésitations sur les animaux qui s'ébattaient derrière la vitre avant que le guide ne précise le mot "ragondin". Le myocastor est aussi appelé "castor du Chili", pays d'où l'animal est originaire, avec le Brésil et l'Argentine. C'est un cousin germain du castor, indique le panneau informatif. Le ragondin est un animal assez imposant – 15 kg à 10 ans – qui se nourrit de grains de blé, d'orge et de maïs, d'herbe, de légumes et de fruits. Il tient sa nourriture avec ses pattes. N'ayant pas de salive, il doit mouiller ses aliments avant de les avaler. Regarder les cinq ou six ragondins ronger, face à nous, leurs carottes épluchées est un étonnant spectacle. Mais les regarder faire leur toilette en est un autre aussi : ils se lavent d'abord les dents, les moustaches et les oreilles puis, avec leurs griffes, peignent leur fourrure hirsute.

Le myocastor est équipé comme un crocodile ou un hippopotame : ses yeux, ses narines et ses petites oreilles sont disposés de telle façon qu'ils émergent lorsque l'animal nage à la surface du marais ou du ruisseau. Les narines se ferment lors des plongées qui peuvent durer huit minutes. Les quatre incisives orangées poussent continuellement : le myocastor doit les user en rongeant du bois. Ses pieds palmés en font un animal adapté à la nage.

Sous le nom de ragondin, cet animal est considéré comme un nuisible car il creuse des terriers dans les berges des rivières et dans les digues qu'il fragilise. Il entraîne, par ailleurs, la disparition de la végétation aquatique et provoque un envasement du milieu. Espèce invasive



ou envahissante, étrangère, il perturbe le milieu qui l'accueille et se trouve traqué et parfois éliminé afin de diminuer sa présence nocive en France. Son action nuisible est aggravée par sa forte reproduction. La gestation dure quatre mois et demi (132 jours), la femelle donne naissance, en moyenne, à quatre petits qui trouvent les mamelles de leur mère de chaque côté de la colonne vertébrale afin de pouvoir téter dans l'eau.

D'autres espèces invasives vivent en France. Le guide nous indique, parmi les poissons d'eau douce, les perches soleil [*Lepomis gibbosus*], les pseudorasboras [*Pseudorasbora parva*], les poissons-chats [*Ameiurus melas*], les silures [*Silurus glanis*], les sandres [*Sander lucioperca*] ; il nous mentionne aussi les écrevisses de Louisiane [*Procambarus clarkii*] et la tortue de Floride [*Trachemys scripta elegans*] qui entrent toutes les deux en compétition avec nos écrevisses et nos tortues indigènes et les vainquent.

Quittant les myocastors qui nous ont bien divertis, nous atteignons les bassins des carpes, installés en plein air. Il y en a de toutes les couleurs mais les plus remarquables sont les carpes koi [*Cyprinus carpio*], rouges et blanches, originaires de Chine, du Japon, de Corée. Ces poissons furent créés par croisements choisis à partir des carpes communes ; ils sont considérés comme des poissons d'ornement. Ce sont des animaux qui se nourrissent de larves d'insectes, d'écrevisses et de moules (comment font-ils pour les manger, mystère !) et de débris végétaux. Le clou du spectacle proposé par le guide est justement de nourrir les carpes qui se sont approchées des bords du bassin lorsque nous sommes arrivés. Le guide distribuent à ceux qui le veulent quelques moules (sans coquilles) et explique comment faire pour nourrir les carpes :



mettre les moules dans la main fermée en prenant soin de laisser l'ouverture côté pouce. Les carpes accourent et viennent aspirer les moules avec leur bouche cartilagineuse et sans dents.

Parmi les poissons qui grouillent dans ces bassins, les carpes communes [*Cyprinus carpio*], grises mais gloutonnes, sont originaires d'Asie mineure. Elles furent introduites en Europe de l'Ouest par les Romains. Elles se sont adaptées à leurs nouveaux biotopes sans porter préjudice aux espèces autochtones. Les carpes miroirs se caractérisent par leurs écailles irrégulières et miroitantes. Elles étaient mangées par les moines pendant les périodes de carême. Dans le bassin des myocastors nagent aussi les carpes Amour albinos [*Ctenopharyngodon idella*] qui, comme leur nom l'indique, sont originaires du fleuve Amour, entre Chine et Russie. Elles furent introduites dans de nombreuses régions du monde.

La visite de l'aquarium se poursuit, chacun allant à sa vitesse devant les vitrages. Voici le bassin des esturgeons reconnaissables à leur peau sans écailles, à leur étrange "museau" et aux barbillons sensitifs qu'ils portent sous leur mâchoire pour explorer le fond des cours d'eau. Ici tournent en rond les esturgeons beluga qui pourraient atteindre neuf mètres de long, les esturgeons américains (6 m), les esturgeons russes (1,5 m), les esturgeons étoilés qui vivent en Europe, les esturgeons sibériens et les esturgeons Adriatique³.

L'un des autres attraits de l'aquarium est la présence de crocodiles, caïmans et alligators. Nous en observons certains, immobiles si longtemps qu'on les croirait artificiels. D'autres se dissimulent sous les

Note n° 3 : *Huso huso*, *Acipenser transmontanus*, *Acipenser gueldenstaedtii*, *Acipenser stellatus*, *Acipenser baerii*, *Acipenser naccarii*.



Carpes dans le bassin des myocastors : carpe Amour albinos en bas



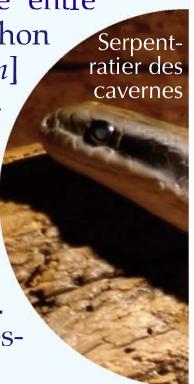
Carpes venant se gaver de moules



lentilles d'eau : seuls leurs yeux, leurs oreilles (peu visibles) et leurs narines émergent. Les lentilles d'eau qui recouvrent leur tête camouflent ces carnivores. On tremble à la simple idée de marcher dans les bayous de Louisiane. Nous observons aussi un alligator albino immobile.

Mais c'est sans doute les vitrines protégeant les lézards, iguanes, geckos et serpents qui nous intéressent le plus. Ces reptiles bougent peu, se cachent bien souvent et les dénicher devient un jeu auquel nous nous essayons facilement. Dans quelques cages, des lampes chauffantes ont été installées et ces animaux à sang froid se prélassent juste en-dessous avec plaisir. Je retrouve le fouette-queue [*Uromastix acanthinurus*] rencontré autrefois dans le Hoggar sans garantir que celui du Bugue soit habillé des mêmes couleurs que le Saharien. L'iguane noir [*Ctenosaura similis*], originaire d'Amérique (sans autres précisions) se repose dans son petit bassin d'eau. Les deux geckos léopards [*Eublepharis macularius*], venus du sous-continent indien, se confondent avec les rochers orangés sur lesquels ils se reposent. Le grand gecko vert de Madagascar [*Phelsuma madagascariensis*] chasse quelques insectes invisibles sur les parois en bois de sa cage. Comme il est le seul à être en mouvement dans cet univers d'immobilité, il concentre toute notre attention. Nous avons tout loisir de voir son agilité sur la paroi verticale : il s'y accroche grâce à ses pattes particulières conçues pour adhérer aux parois les plus lisses. Une série de lamelles conjuguées à de minuscules poils appelés setae constituent un adhésif extraordinaire, inusable. Un grand varan épouse la forme de la branche au-dessus de laquelle la lampe le réchauffe. Ses écailles

irisées sont superbes au regard mais beaucoup moins sur les photos. Derrière d'autres vitrages, des iguanes venus des quatre coins du monde semblent attendre la nuit pour enfin s'agiter. Parmi eux, l'iguane vert juvénile [*Iguana iguana*] a fait le voyage depuis l'Amérique du Sud. Il peut atteindre deux mètres de long au cours de ses quinze ans de vie. Il s'adapte aussi bien au milieu humide qu'aux territoires secs. Arboricole et diurne, l'iguane vert sait très bien nager, ce qui lui permet de fuir d'éventuels prédateurs. Le lézard à collerette [*Chlamydosaurus kingii*], accroché à son bois mort, semble poser pour l'éternité. Originaire d'Australie septentrionale, il est capable de se dresser sur ses pattes arrière et de déployer une "affreuse" collerette pour effrayer ses adversaires. Autre reptile australien, le dragon d'eau [*Intellagama lesueuri*], excellent nageur, peut rester trente minutes sous l'eau. On le reconnaît à sa longue tache noire sur les côtés de sa tête.



Je passe devant la tortue cistude [*Emys orbicularis*] sans m'arrêter car le temps est maintenant compté alors que j'atteins les vitrines des serpents. Le python vert [*Morelia viridis*] est enroulé sur sa branche, d'une manière symétrique, la tête entre deux anneaux. Le python birman [*Burmese python*] dort dans son abreuvoir. Le serpent-ratier des cavernes [*Elaphe taeniura rideyi*] est très clair, sans doute parce qu'il vit dans l'obscurité des cavernes de Malaisie ou de Thaïlande où la température est constante. Cette couleuvre se nourrit de chauves-souris qu'elle attrape en plein vol.

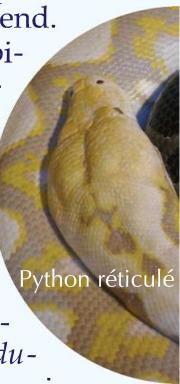


Crocodiles dans les lentilles d'eau

Dragon d'eau d'Australie [*Intellagama lesueuri*]

Nous manquons de temps. Notre président nous presse car un restaurant nous attend.

C'est donc avec regrets que je passe rapidement devant les vitrages derrière lesquels dorment les deux pythons réticulés [*Python reticulatus*], un clair et un sombre, pouvant atteindre neuf mètres de long dans son environnement forestier et marécageux de l'Asie du Sud-est. Ce serpent géant peut s'attaquer aux hommes. Le faux serpent corail [*Lampropeltis hondurensis*] dort dans son petit bassin.



Python réticulé

Comme son nom scientifique l'indique, il vit habituellement en Amérique centrale. Il est parfois appelé "serpent de lait". Dans la cage suivante, le même mais albinos [*Lampropeltis Triangulum hondurensis*] a perdu ses taches noires.



Faux serpent corail

Enfin, voici d'autres iguanes.

De tailles et de couleurs variées, la plupart portent sur leur dos une crête épineuse et de longues griffes aux pattes. Le plus célèbre des iguanes est celui des Galapagos qui a sans doute abordé les îles en dérivant sur des radeaux naturels depuis les côtes américaines et a su s'adapter en plongeant dans les eaux froides pour se nourrir d'algues. Tout le monde a déjà vu ces images...



Iguane

Il est presque midi lorsque je quitte l'aquarium, parmi les derniers mais une personne prend son temps sans s'inquiéter du groupe et arrive avec quinze minutes de retard au point que Jean-Claude doit retourner dans le bâtiment pour tenter de retrouver le retardataire. Comme d'habitude, pas d'excuses...



L'un des iguanes de l'aquarium du Bugue

Vers midi et demi, nous sommes arrivés aux Terrasses de l'Espérance, un restaurant de Limeuil situé au-dessus du cingle de Limeuil : magnifique panorama sur la vallée de la Dordogne et beau soleil. Cygnes, héron cendré et aigrettes garzettes profitent des bancs de sable mis à nu par l'étiage du fleuve. Il fait doux.

La salle du restaurant s'ouvre largement sur la vallée. L'apéritif est offert par le Comité et servi avec des noix d'ici. Puis l'on nous apporte des rillettes de poisson sur leur lit de salade verte puis un cassoulet. Tarte aux pommes et crème chantilly. Café et vin, celui-ci à volonté.

Avant de repartir, nous profitons de la douceur du lieu pour admirer davantage le panorama (en essayant de ne pas voir les serres en plastique qui nuisent au paysage).

Dernière étape de ce voyage, un magasin bio et "local", au Bugue, ouvert, ce dimanche après-midi, spécialement pour nous. Nombreux sont celles et ceux qui se laissent tenter par les produits locaux, qu'ils soient légumes, miel ou autres). Je ne m'y attarde pas...

Vers 15 h 35, nous quittions le Bugue pour revenir chez nous. Ce voyage complète ma découverte de la Dordogne après que le Comité m'a permis de visiter les Milandes (2022), Sarlat et La Roque-Gageac (2017), Hautefort (2015), Bourdeilles et Bratôme (2012).

Vers 17 h 40, Kléber prononce son "ite missa est" habituel : "Il m'a été remis une petite enveloppe ; je vous remercie de l'amabilité que vous avez à mon égard..." Ainsi, je sais que je dois me préparer à descendre du bus et à revenir chez moi. Ce week-end mal commencé s'acheva par l'élimination du XV de France qui volait vers sa première étoile. Dommage...



Autre iguane





Écrit par Jean-Pierre Lazarus en novembre 2023
d'après les notes et les photographies prises au cours du voyage
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.